

**Maurice Lambert**

## **LA TRADUCTION IL Y A 4000 ANS**

**Extrait d'une conférence prononcée à Paris le 30 novembre 1963  
devant la Société Française des Traducteurs**

Monsieur André Parrot, Membre de l'Institut de France, a publié récemment un ouvrage intitulé «Sumer»; les images sont étonnantes, le texte ne l'est pas moins.

Sumer est la patrie de ceux qui ont inventé la première langue écrite qui ait jamais été traduite, et qui a été traduite pendant 2.000 ans. C'est une réussite. Vous parler de la découverte des villes sumériennes du III<sup>e</sup> millénaire avant J.-C., des fouilles entreprises depuis 1850 dans le sud de la Mésopotamie, entre Baghdad et le Golfe Persique, vous donner les noms, célèbres dans leur sphère, des découvreurs anglais, français, allemands, américains, les noms des déchiffreurs dont le plus grand fut un français, Thureau-Dangin, rien que cela occuperait une soirée. Il me faudrait vous montrer aussi comment la langue sumérienne nous est apparue dès 1865, mais ne fut reconnue et admise qu'en 1905, tellement elle paraissait invraisemblable aux savants de l'époque, invraisemblable, non pas pour son vocabulaire, mais pour la façon dont elle était écrite.

Il y a trois façons d'écrire une langue parlée : la nôtre, qui consiste à employer un alphabet, et deux autres qui ne sont plus employées aujourd'hui, sauf dans des pays que la géographie a enfermés sur eux-mêmes. Ainsi l'écriture éthiopienne utilise encore le syllabisme, un système où l'on écrit les mots syllabe par syllabe : miraculeux exige 4 signes, émerveillement, 6. La Chine emploie la troisième façon d'écrire, l'idéographie. Dans ce système, le scribe n'écrit pas ce qu'il entend (comme dans les deux précédents) : il dessine ce qu'il comprend; même les mots pour le dire sont différents. Ainsi, en idéographie, on n'écrit pas «le roi a pris la ville», on dessine «un roi», puis «l'acte de prendre», puis «la ville».

Or le sumérien fut présenté par ses découvreurs sous une écriture utilisant à la fois l'idéographie et le syllabisme; cela signifie qu'un même signe peut être employé dans une même phrase, soit comme une syllabe, soit comme un idéogramme, qu'il peut donc, selon le cas, représenter le mot «ville» ou seulement le son «vé». On comprend les scepticismes

## LA TRADUCTION IL Y A 4000 ANS

du début. Et pourtant le sumérien, lentement certes, a triomphé, s'est imposé. Et parce qu'il était la première langue écrite en Mésopotamie, il a doublement enrichi nos connaissances. Nous avons non seulement la masse des textes eux-mêmes, mais nous gagnons encore, par la traduction des tout premiers documents, d'apprendre la genèse de l'invention de l'écriture; et j'insisterai sur ce point écarté, car il est capital pour l'histoire de la traduction des textes sumériens.

Un jour arrive, vers le milieu du IV<sup>e</sup> millénaire, où l'homme, je veux dire l'homo sapiens, celui qui n'est pas toujours là mais qui de temps à autre se manifeste quand il est question d'économie, d'argent, l'homme invente quelque chose.

Il confie à une galette d'argile, par le moyen d'une pointe de roseau, les chiffres que l'on veut conserver. Comment est-il arrivé à cette pratique? On ne sait. Mais quelques siècles plus tard le chef du personnel, d'un bureau, dessine une tête humaine accompagnée de bâtons : il indique par là le nombre d'ouvriers qu'il a sous ses ordres; le chef d'un élevage fait la même chose, mais avec le dessin d'une tête de vache ou d'une tête de boeuf.

L'écriture est inventée; voyons l'histoire de son développement, car la chronologie importe dans cette question.

(N. B. Toutes ces dates sont antérieures à notre ère et il est sous-entendu après chacune d'elles «avant notre ère»)

**3400/3200** : Invention de l'écriture

**2800/2700** : Comptes et brèves notations sur de petites plaquettes d'argile.

**2600** : Un premier palier est atteint avec des tablettes d'argile à plusieurs colonnes où l'on reconnaît des textes juridiques, comptables, arithmétiques, et des lexiques.

**2500** : Textes de fondation de temples. Début de la bureaucratie.

**2400** : Textes diplomatiques.

**2350** : Premiers textes religieux (1.000 ans après l'invention), et triomphe de la bureaucratie dans un petit Etat sumérien.

**2200** : Textes religieux.

**2100** : Naissance, développement et échec d'une bureaucratie impériale couvrant toute la Mésopotamie.

**1900/1750** : Grande bibliothèque de littérature sumérienne où se trouvent réunis tous les documents historiques, religieux et mythiques de l'époque, documents qui sont certainement des copies de textes plus anciens que nous ne connaissons pas autrement.

Un fait ressort avec évidence : jusqu'en 2600, les textes restent dans le domaine économique; l'écriture a été inventée dans ce but, et les prêtres ont eu jusqu'en 2400 une hésitation nette devant cette chose nouvelle, un peu vulgaire, et certainement monstrueuse qu'était d'écrire leurs récits sacrés sur de la glaise à calcul. Certes il y a les textes de fondations de temples que les archéologues retrouvent enfouis dans les murs des bâtiments. Ils disent, ces textes, le nom du temple, le nom de la divinité à qui ce temple est donné, et le nom du bâtisseur.

Ce n'est pas un texte historique, c'est un document de comptabilité présenté aux dieux; sur la foi de cette facture, les dieux seront obligés de verser tant de bénédictions au roi.

Certes, cela paraît étrange, cette certitude des rois sumériens d'avoir des droits dans l'au-delà, cette égalité de fait que nous trouvons entre le roi et le dieu. Mais rappelez-vous dans quelle atmosphère est née l'écriture : dans le bouillonnement d'une transformation sociale; l'homme se voyait peu à peu devenir le maître du monde, après Dieu, mais tout de même c'était déjà merveilleux.

L'écriture, née en même temps que l'anthropocentrisme, a été tellement imprégnée de la surpuissance que l'homme puisait dans cette doctrine, que pour les Mésopotamiens, cette écriture sumérienne resta œuvre d'une époque où les dieux étaient sur terre. Tout ce qui était écrit, et même dit, en sumérien avait force de loi sur le plan divin. C'est pourquoi même quand il n'y eut plus de Sumériens (vers 2000), les chefs jusqu'en 1700, ont continué à écrire et probablement à parler en sumérien. C'est pourquoi, jusqu'à la veille de l'ère chrétienne, la Mésopotamie s'est penchée sur son passé sumérien, a recopié les écrits sumériens, en a même fabriqué. Un prince aussi terrible qu'Assurbanipal, roi de Ninive et maître du monde, au VII<sup>e</sup> s. avant J.-C., se faisait gloire de se débrouiller en sumérien, d'en avoir pénétré les difficultés. Et cette primauté des Sumériens était confirmée par le double fait que leur langue

et leur forme d'écriture étaient uniques dans le monde d'alors.

On peut affirmer, preuves en mains, que les travaux de lexicographie sumérienne, ont dominé tout le Proche-Orient, ont toujours été à la base de l'instruction, et qu'une science ne se concevait pas autrement que dans un exposé savant comportant pour le moins la moitié de mots sumériens. Il ne s'agissait pas de charabia pseudo-scientifique (comme le latin de Diafoirus), car ce charabia n'aurait pas tenu deux millénaires. Il faut bien voir que pour des populations non-sumériennes ces écrits représentaient des groupes de mots-clefs qui rouvraient un paradis ancien où l'homme avait été tout-puissant, ou plus exactement : où l'homme avait cru devenir tout-puissant; ces choses arrivent, rappelez-vous notre fabuleuse fin du XIX<sup>e</sup> siècle, quand la Science s'écrivait avec un très grand S majuscule.

De ce paradis provenaient de nombreux récits; mais le passage, à travers les siècles, de ces récits nous est très mal connu; prenons pour exemple la grande épopée de Gilgamesh.

Gilgamesh, approximativement, est une sorte d'Hercule mésopotamien. L'Histoire oblige à dire qu'il était l'un de ces rois d'une ville sumérienne qui vécurent les années bouleversantes des débuts de l'écriture (2800-2700); il était le dernier d'une lignée de princes de la ville d'Uruk, princes qui appartiennent à ces temps fabuleux et qui sont eux-mêmes fabuleux. Longtemps l'on a montré à Uruk les remparts dont il avait doté la ville; on pense même les avoir retrouvés. L'épopée qui porte son nom est en langue assyrienne; elle était, jusqu'à ce qu'on l'y retrouvât, dans la bibliothèque des rois assyriens de Ninive au VII<sup>e</sup>; elle comportait 3.600 vers dont 2.000 seulement sont connus.

Elle forme un tout bien charpenté, bien composé, à l'exception du dernier chapitre, que nous appelons la XII<sup>e</sup> tablette, et qui est rattaché artificiellement à l'ensemble. En sumérien, nous n'avons pas une épopée, mais pour l'instant 5 récits sans lien entre eux, sauf le fait que le héros en est Gilgamesh. Mais nous avons un 6<sup>ème</sup> récit où Gilgamesh n'apparaît pas, récit qui est le prototype de cette XII<sup>ème</sup> tablette dont il a été parlé plus haut et qui est rattaché artificiellement à l'épopée assyrienne de Gilgamesh. C'est la preuve formelle que les textes sumériens ont été remaniés, transformés, mais dans tous les autres cas, nous ne pouvons que supposer ces changements, lors du passage de ces textes dans une civilisation différente.

Tous les genres d'écrits ont survécu, sauf un, celui des textes bureaucratiques. Inventée dès 2600, la Bureaucratie a connu un triomphe en 2400 dans un petit Etat sumérien.

Or, en l'an 2000, le dernier grand empire de civilisation sumérienne s'est doté d'une bureaucratie à l'échelle de la Mésopotamie. Malheureusement, il faut reconnaître que la bureaucratie de cet empire n'était pas viable, parce que trop chère. Alors que la civilisation de l'an 2400 à 2000 avait énormément progressé, la bureaucratie n'avait fait, dans le même temps, aucun progrès technique.

Le sumérien a inventé l'écriture pour satisfaire à des exigences économiques. Poussant plus loin, il a mis au point une langue écrite dans le but d'instaurer une bureaucratie. Or c'est presque au moment où cette bureaucratie faisait faillite que l'écriture était adoptée par les prêtres et les littérateurs, qui en ont fait, un usage merveilleux.

Quelques siècles après l'invention de l'écriture, les Sumériens se trouvèrent obligés de dresser des lexiques, et cela parce que leur écriture était idéographique. Cette sorte d'écriture suppose, en théorie, un signe par objet et par idée, ce qui est matériellement impossible. Tournant la difficulté, le scribe sumérien usa de deux subterfuges : d'une part, il donna à un signe plusieurs sens; d'autre part il créa des signes composés, de manière à avoir des séries plus faciles à retenir et à classer; dès 2600, l'on connaît des listes de signes établies suivant un ordre que l'on retrouvera plus tard dans ces catalogues beaucoup plus complets. Ce sont en somme des dictionnaires unilingues qui fournissent les signes admis par une école de scribes.

Ces dictionnaires unilingues avaient deux raisons d'être : 1) un but scolaire, car ces signes devaient être appris par les élèves scribes; 2) un but civique, pourrait-on dire, car les Etats sumériens, étant indépendants, étaient le plus souvent ennemis, de voisins à voisins; et comme l'écriture était à haute époque non pas un moyen de littérature mais une technique du domaine économique, il arrive le plus souvent que la liste type des signes d'une ville ne corresponde pas exactement à la liste type de la ville voisine. On connaît le cas extrême d'un verbe, qui signifie «offrir», qui s'écrit avec deux signes dans la région nord, disons signe 1 et signe 2, qui s'écrit avec deux signes dans la région sud mais avec le signe 2 et avec un autre signe que l'on dira ici signe 3. Cette opposition est connue pour les années 2500 à

2350. À partir de cette époque, un seul signe est employé, mais l'unité n'a pu se faire que sur la base d'un signe mixte groupant les trois signes, 1, 2 et 3.

Lorsqu'à côté du sumérien s'est imposée la langue accadienne, écrite celle-ci syllabiquement, l'habitude qu'avaient déjà les scribes de dresser des dictionnaires unilingues, leur facilita la trouvaille des dictionnaires bilingues. Devant la liste type des signes sumériens qui leur arrivait des siècles précédents, ils dressèrent, à partir de 1900, une autre liste donnant la traduction accadienne du signe sumérien correspondant. Ceci amena des changements dans la liste sumérienne; on n'avait alors donné qu'un signe, même quand ce signe avait trois ou quatre significations; ainsi, BOUCHE qui signifie «bouche», «parole», «parler», «cri», «nez». Dans l'établissement du dictionnaire suméro-accadien il fallut répéter, dans le cas du signe «BOUCHE», cinq fois le signe afin de pouvoir écrire en écriture *syllabique* accadienne, les cinq sens du signe *idéographique* sumérien. Et ce fait fit avancer la technique de l'écriture, car c'est là que les scribes apprirent à indiquer la répétition d'un même signe par le chiffre II, qui correspond à notre».

*Idéogramme sumérien*

BOUCHE

BOUCHE

*écriture syllabique accadienne*

pu-u (bouche)

a-ma-tu (parole)

etc.

Plus tard encore, quand la connaissance du sumérien diminua, les scribes furent obligés d'écrire, en écriture syllabique, le sens de l'idéogramme sumérien, et les dictionnaires se présentèrent sous la forme classique suivante :

*Idéogramme sumérien*

avec sa prononciation en écriture

syllabique accadienne

BOUCHE ka-a

BOUCHE i-ni-im

## LA TRADUCTION IL Y A 4000 ANS

BOUCHE du-ug

BOUCHE ki-ir

*Sens accadien*

*français*

pu-u

(bouche)

a-ma-tu

(parole)

qa-bu-u

(parler)

ap-pu

(nez)

etc...

Pour une époque plus basse, vers le XIV-XII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, on connaît un lexique plus précieux encore; il provient d'une grande ville cosmopolite nommée Ugarit, vaste port marchand établi sur la Méditerranée (aux environs de l'actuelle Alexandrette) à la jonction des empires hittite, mésopotamien et égyptien. Elle nous est connue grâce aux fouilles françaises dirigées par M. Cl. F.-A. Schaeffer. Dans cette cité commerçante, un certain Rap'anu, riche intellectuel, possédait la collection probablement complète des lexiques suméro-accadiens, et aussi un lexique quadrilingue, évidemment fabriqué de son temps, car on y trouve les mots traduits en sumérien, en accadien, en hurrite (une langue de la Mésopotamie du Nord) et en ugaritique (la langue de la ville même d'Ugarit).

C'est la preuve la plus formelle que nous ayons de l'importance que le Proche-Orient attachait à l'étude de la langue des Sumériens. Ce Rap'anu de la ville d'Ugarit vivait huit siècles après la disparition des Sumériens et à 1500 km. du pays de Sumer; et pourtant il était subjugué par l'ancienne civilisation mésopotamienne.

Les peuples de Mésopotamie, pendant 1500 ans, de 3400 à 1900, ont vécu dans le but (pourrait-on dire) de laisser une bibliothèque magnifique à leurs successeurs. Ceux-ci ont en fait vécu sur cette richesse pendant 2000 ans. Ont-ils été des élèves trop soumis? La civilisation sumérienne a-t-elle été une chape de plomb? Ce sont là des questions historiques intéressantes. Mais à côté il y a, plus vaste encore, toute l'histoire du cerveau humain aux prises avec la nature lors d'une grande conquête de l'homme sur celle-ci. Car tous ces textes chantent (racontent ou expliquent) le triomphe de l'agriculteur et du berger; ces chants, à l'origine techniques ou religieux, ont fait l'objet d'une grande traduction à travers les âges;

## LA TRADUCTION IL Y A 4000 ANS

ils sont devenus des thèmes de littérature; d'enseignements, souvent ils sont devenus fables.

---

Source : *Babel*, vol. 10, n° 1, 1964, p. 17-20.